L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 5 FEVRIER 1882.

BULLETIN ARTISTIQUE

Mon dernier bulletin s'ouvrait par un point d'interrogation, et si je ne craignais d'être accusé d'abuser du même procédé, je commencerais aujourd'hui par un point d'exclamation, d'admiration, en plaidant de stupéfaction, toujours à l'adresse d'un confrère.

Celui-là fleurit dans la ville de New-York. Il y fait profession de critique—qui ne l'est point aujourd'hui?—et dépose aux appréciations tout le long, le long des colonnes d'un journal aussi insignifiant que peu répandu, le *Music*, ainsi nommé par antiphrase, je présume, parce qu'il détonne souvent.

Cette feuille prend à partie la Nille-Orléans à propos du goût musical, nous traite avec un dédain, doublement comique venant de lui, obscur entre les obscurs, et fait de notre ville le Carpentras des Etats-Unis. Seulement, comprenant qu'en cela son autorité n'éclate pas comme le soleil, il s'étale, il s'appuie de l'opinion de Mme Gerster. Un de ses rapporteurs—indiscrète, bavarde et terrible engeance parfois—aurait aussi forcé la porte de la charmante artiste, et aurait entendu de sa bouche, non plus les jolies fioritures qui en tombent d'habitude, mais les choses les moins flatteuses à notre endroit. Et, le très brillant entremetteur de publier aussitôt son entrevue. Or qu'arrive-t-il? L'entrevue, où nous aurions été si malmenés, n'a jamais qu lieu—nous en avons le témoignage même, le témoignage incontestable de Mme Gerster qui, jusqu'à cet incident, ignorait absolument l'existence du *Music*. Donc voilà un collègue—j'en hontoie pour la confrérie—pris en flagrant délit de.... comment dirai-je? Ma foi, je m'arrête là, lecteurs, et comble la lacune, si bon vous semble. La morale de cela c'est que les antipathies, les haines sectionnelles prennent toutes formes, et qu'il est toujours à la bas des fâcheux qui continuent à plaisir la lutte terminée. Il y a tout à l'heure dix-sept ans. Ce sont ceux-là qui débaptisant la Nouvelle-Orléans—*The Crescent City*—s'appellent le *Dying City*—; ceux-là qui affectent de ne nous plus guère considérer que comme une simple expression géographique, et voudraient encore couper notre bois à blanc estoc.

Ces tes nous avons immensément perdu sous le rapport matériel pendant la tourmente de quatre ou cinq années; les raines se sont amoncelées, il nous a fallu renoncer à beaucoup de nos élégances, brider notre luxe, éteindre bien des lustres, escamoter de l'aisance bien des mobiliers usés ou démodés, mais notre intelligence, mais notre cerveau a été, Dieu merci! sauvé du naufrage. Cette épave nul ne nous l'enlèvera.

Je ne veux point me servir d'un vieux cliché et écrire que la Nouvelle-Orléans est l'Athènes de notre grand pays. Mais je n'en garde pas moins la conviction que sur ce continent nulle ville n'a plus qu'elle le sentiment de l'art, du beau. A l'art elle a fourni son contingent; c'est dans son milieu que sont nés, que se sont formés les Gottschalk, les Guilmard, les Fleury-Urbain, les Durand-Hitchcock, les Minnie-Hauk. Son jugement en matière musicale est toujours attendu aux Etats-Unis par les esprits sérieux; tous les artistes savent qu'il faut compter avec sa population.

Le *Music* accuse la Nouvelle-Orléans d'accepter des troupes lyriques d'un ordre inférieur, et pour mieux soutenir son dire, il cite la compagnie dont M. de Beauplan était le directeur.

Certes, si à cette époque je m'étais occupé de critique musicale, j'aurais fait mes réserves au sujet de cette troupe très incomplète, où à travers une belle mise en scène on distinguait trois ou quatre vides fort regrettables, et dont la moyenne n'était pas précisément celle à laquelle nous avons été habitués. Mais pour peu que l'on se soit donné la peine de recueillir alors l'opinion du public véritable, on a pu vite comprendre que celui-ci ne s'y était pas trompé. Seulement il ne se trouvait pas simplement en face d'une question d'appréciation, il s'agissait pour lui encore et surtout de la restauration, de l'existence même de l'opéra français à la Nouvelle-Orléans. Afin d'arriver d'abord à cette restauration, il consentait à toutes les indulgences, à toutes les tolérances. Privé depuis longtemps d'une troupe régulière, il avait résolu d'accorder quand même un patronage libéral à tout directeur risquant un capital dans une entreprise aussi périlleuse. Et il avait raison.

Une longue interruption, une privation prolongée le rendait moins exigeant, et il mordait à belles dents, sans en trop discuter la qualité, au menu qu'il trouvait sur la table, rentée vide tant d'années. C'était là du succès relatif. Ventre affamé n'a ni yeux ni oreilles.

Je me souviens qu'au temps de la guerre de sécession quelques amis et moi nous entrâmes un jour dans une sorte d'auberge improvisée, au village de Panchatoula. Nous venions de subir un dur régime—des viandes devant lesquelles se fermait l'estomac le plus vorace, du biscuit aigre qui se pulvérisait au moindre contact, du café composite, fait de ris, de maïs ou de pommes de terre, &c., &c., &c. Il y avait dans cette auberge un couvert mis—ce qui pour nous était une merveille presque oubliée—mais la carte de ce soir-là était limitée à du thé. Et de plus, la Chine n'avait pas fourni celui-là; c'était une simple décoction de sassafras. Eh bien! je vous l'affirme, nous n'inquiétâmes des suites, on se précipita sur ce breuvage; en un tour de main les théières furent à sec et la mixture jugée excellente, pour le moment du moins, et quitte peut-être à compter avec elle plus tard.

Telle est parfois l'histoire du parterre en matière de théâtre; l'abstinence continue, forcée, l'humanise, le conduit à toutes concessions. Amoiffé il acceptera le sassafras à défaut de thé impérial ou poudre à canon.

Je voyais hier un nouveau Grévin: Un monsieur à gilet en cœur, gants de frais, est dans une avant-scène, avec une femme quelconque, pas la sienne probablement. Et au-dessous on lit, où à peu près:

—Comment, tu trouves cela exécrable et tu applaudis à tout instant!

—Qu'en a tant besoin!

Beaucoup de vérité dans cette légende. Combien de fois, en effet, ne vous est-il pas arrivé de soutenir une troupe, non point qu'elle eût une valeur très élevée, mais parce que vous vouliez par dessus tout contribuer à l'encouragement, au maintien de notre scène. Ira-t-on en conclure que le goût est perdu ici? Non certes. Rappelez-vous hier; rappelez-vous l'enthousiasme soulevé par Patti; le tact avec lequel on salualt de bravos non seulement ses grands et splendides dans, mais encore ses teintes les plus délicates. Rien de perdu.

Voyez l'accueil fait à Mme Gerster et à plusieurs des sujets de la compagnie Strakosch.

Le passé de la Nouvelle-Orléans est là. C'est elle qui, la première aux Etats-Unis, a possédé, maintenu des troupes lyriques fonctionnant pendant six mois consécutifs. Elle en a eu qui auraient brillé dans les plus grands centres de l'Europe qui s'étaient recrutées sur les premières scènes de Paris, qui comptaient même des célébrités.

Troupes françaises, il est vrai, et jouant ce que l'on appelle le répertoire français; détail dont s'amuse le très amusant écrivain du *Music* qui, se livrant à toute l'ironie dont il est capable—on fait ce qu'on peut—nous plaisante sur la préférence que nous donnons à Meyerbeer, Rossini, Mozart, Verdi, Thomas, Halévy, Auber et Bizet. Et après avoir cité ces noms—triستes objets de notre admiration—il ajoute que quand "une communauté a une fois encouragé le charlatanisme en fait d'art, elle est incapable d'apprécier et de goûter le beau." Oh! vous avez bien lu!

La sorbe est tellement incroyable que j'ai voulu citer textuellement. Le charlatanisme en fait d'art!!

Si quelque chose de nous servit entre-temps qu'on dû en penser Mozart, Meyerbeer, Rossini, Halévy, Auber, Bizet, ces charlatans de *Don Juan*, des *Huguenots*, de *Guillaume Tell* de la *Reine de Chypre*, de la *Muette*, de *Carmen*. Ainsi tout cela charlatanisme! Ainsi sous l'arrêt du *Music* il nous fait aussi courber la tête et brûler ce que nous avons adoré! Ainsi pour avoir battu des mains à ces œuvres—vulgaires sévrées d'ailleurs—nous ne sommes plus que des naïfs, dupes d'imposteurs, d'empiriques! En vérité, ces lignes décavant, elles provoquent en vous comme un sentiment de compassion; malgré soi on plaint celui qui les a commises, et l'on se demande s'il n'y a pas chez lui un commencement de ramollissement du cerveau. Qu'on y songe, qu'on y voie. Si tel est le cas—ce que je redoute fort pour un malheureux confrère—traitez-le vite, bien vite, Messieurs de New York, mais point par la musique, la bonne, du moins; vous l'achèveriez, car il est déjà gravement entamé.

Les critiques du Nord nous reprochent parfois de donner la préférence au répertoire français; si c'est là un fait, j'en fais, pour ma part, l'aveu le plus entier, le plus candide. La ma préférence est bien tranchée.

Mais qu'est-ce donc d'ailleurs que le répertoire français, ou plutôt le répertoire tenu par les troupes françaises? car il faudrait s'entendre sur ce premier point.

La scène lyrique française n'embrasse-t-elle pas les œuvres de tous les pays, de toutes les écoles? Toutes les grandes compositions musicales, de quelque nom qu'elles soient signées, ne viennent-elles pas inévitablement, fatalement aboutir à Paris? En est-il une, une seule, qui n'y ait pas été interprétée, et cela, avec le respect de l'unité, de la pensée du créateur, sans mutilations ni coupures coupables, sans subir le lit de Procuste. Le jugement de Rome, de Naples, de Vienne, de St-Pétersbourg, de Londres, de Madrid suffit-il pour la célébrité artistique? N'est-ce point l'opinion de Paris qui, en loi, qu'appellent compositeurs et chanteurs? Est-il pour ceux-ci ou pour ceux-là une réputation établie, un nom universel, si Paris ne les a pas entendus, jugés? N'est-ce point là, dites-moi, la consécration définitive, souveraine qu'ils recherchent tous? N'est-on point sur elle que se règlent les théâtres de la province, les troupes françaises de l'étranger? Or celles-là vous offrent le répertoire le plus varié, le plus riche, puisqu'avec la France vous y trouvez représentée l'Italie et l'Allemagne, c'est à dire la trinité musicale. Dans les troupes italiennes, au contraire, et je parle ici en général, n'est-il pas vrai que vous entendez, par accident seulement, *Guillaume Tell*, *Robert*, *les Huguenots*, *la Muette*, *la Juive*, *la Reine de Chypre*, *Charles VI*, *l'Africaine*, *Hamlet*; c'est à dire des œuvres flamboyantes qui, en dépit des détracteurs, de parti pris, ont jeté leur éblouissement sur notre époque. Pourquoi donc ces exclusions, pourquoi cet amour exagéré du clocher. "Et comme opulence 'e répertoire, n'est-il pas parmis d'en concilierque la scène italienne, en thèse générale, est un diminutif de la scène française, puisque celle-si exécute les partitions de tous les maîtres, dignes de ce nom, tandis que celle-là semble appliquer, dans son domaine trop limité, le mot très digne d'ailleurs de l'Italie politique: "*L'Italia fara da se*" Avec ce "*fara da se*" ainsi déplacé on entend du Verdi à satiété, et pour ma part je proteste.

Que si nous passons au chant, certes l'Italie est encore une terre bénie sous ce rapport. Mais je le demande en toute sincérité, la France a-t-elle en cela rien à lui envier? Où sont donc les interprètes supérieurs à Nourrit, Damoreau, Falcon, Duprez, Faure, Miolan-Carvalho, Roger, Capoul, pour ne nommer que ceux là? Vous les chercheries en vain.

Donc, malgré les divagations de mon trop ramolli collègue du *Music*, malgré toutes les vieilles phrases que l'on ravande sur la prééminence de la scène italienne, je renouvelle mon vœu, bien des fois exprimé, que l'Opéra rouvre un jour, bientôt, ses portes, et que nous y retrouvions toujours une troupe française avec le répertoire dit français, et que le mot complet qualifierait mieux.

Je me suis abstenu, l'autre jour, et je m'abstiendrai encore aujourd'hui de parler de l'exécution de *Don Giovanni*. Il y avait sur la scène je ne sais quel frisé qui gagnait la salle. Tout le monde semblait hésitant, indécis, comme à une répétition générale mal prête; l'ouvrage était oublié ou insuffisamment su, pas au point enfin.

J'attendrai une seconde soirée, s'il en doit venir une, pour m'occuper des artistes chargés de cette très scabreuse interprétation.

Constatons, en attendant, l'inépuisable jeunesse de certaines parties de cette œuvre, toujours et attéchante, malgré la faiblesse du libretto et les agaçantes allées et venues d'Elvire, guignant mamoiseuse, en plein air, sur et sous les balcons, partout; enfin le crampon vivant le plus tenace qui fût jamais. En écoutant cette œuvre de grand maître, je me prends quelquefois à désirer qu'une main de maître seul la revoie pour la moderniser. Il y a là, au piano, des récitatifs qui ont prodigieusement vieilli; qui, souvent, au milieu d'une profonde émotion, viennent vous glacer; ce sont comme des broussailles qu'il faudrait couper, extirper, afin d'arriver plus vite à la mélodie, et de la mettre mieux à découvert. Plus on entend cette partition où Mozart a déployé autant de simplicité que de génie, plus on reconnaît que c'est là de la moëlle de lion dont se sont nourries déjà plusieurs générations de musiciens. Que de maraudes sur ces opulents terrains! A chaque tableau c'est quelque morceau dont vous avez retrouvé la paraphrase dans des compositions postérieures. Frelons et imitateurs n'ont pas manqué à cette création où le talent colossal de Mozart s'est montré si souple, si multiple.

Je l'ai écrit plus haut, l'interprétation de *Don Giovanni* a été plus qu'insuffisante. Aussi j'invoque Harpocrate, dieu du silence, et je me tais sur les chanteurs.

Mais en revanche ce m'est un devoir et un plaisir d'ajouter qu'un membre de l'orchestre, tout au moins, s'y est distingué. Je parle de M. Rosewald, un premier violon, qui c'est fait maintes fois remarquer par son style, son sentiment, sa sûreté, et dont j'avais déjà apprécié le mérite lors des représentations de Mme Marie Roze.

Il a délicieusement accompagné la *Sérénade*; beauté musicale grande entre toutes, chant vraiment descendu du ciel (comme Fait d'Octavio); flambée de mélodie sous laquelle crépitent et pétillent les pizzicati du violon, un des effets d'orchestre les plus heureux, les plus saisissant qui soient. C'est là un artiste; grand goût, grande solidité.

Le rôle de Marguerite (*Faust*) a une double physionomie; l'air des bijoux—où Mme Miolan-Carvalho étouffa par des miracles de vocalisation rarement égalés, et qu'il me paraît bien difficile de surpasser—l'air des bijoux est entièrement écrit pour une chanteuse légère, et tout le reste du rôle pour une Falcon. Dans ce recueil morceau: "*E strano pour il viso suo vezer*," Mme Gerster trouve un vaste champ pour déployer les qualités de son beau et gracieux talent; elle l'a chanté fastueusement, avec une opulance de traits plus miroitants, plus chatoyants les uns que les autres. Elle a été profondément émouvante, dramatique, en restant vraie, dans la scène où, affolée de douleur et d'amour, Marguerite subit la double influence du bien et du mal, et chancelle entre Dieu et Satan, entre Méphistophélès dont la voix mystérieuse la pénètre, la trouble, et l'église dont elle appelle le secours et dont elle ne peut franchir le porche. Je lui saurais gré voulu plus de rêverie, de poésie dans la ballade: "*C'era un re, un re di Thuls*," et plus de passion, dirai-je même plus de sensualité à cette phrase, toute de volupté: "*Je ne sais, si j'adore*." Dès ce moment en effet Marguerite est, vent être à Faust, corps et âme, et, succombant à la puissance occulte de l'enfer, elle l'appellera, elle le recevra tout à l'heure dans ses bras;—tout à l'heure Faust ne pourra plus dire: "*Salve dimora casta e pura*"; l'œuvre du démon ne sera accomplie en des baisers dont le premier, le plus brûlant, est imploré dans la nuit, et à la face du ciel, par Marguerite même.

De beaux mouvements aussi comme entente du rôle au dernier acte, des accents sublimants; mais le final est au-dessus des moyens vocaux de Mme Gerster; ses forces y trompent parfois son talent.

Je renouvelle mes compliments à M. Giannini. Il a chanté en artiste de cœur, et d'une voix chaude et nuancée, son air de son duo du jardin.—Mme ou Mlle (?) d'un Arnheim n'est pas absolument chez elle en scène, mais l'habitude et l'aplomb lui viendront et lui permettront de tirer encore meilleur parti d'une voix d'un joli timbre et d'une étendue et d'un volume suffisants. La phrase est encore un peu indécise, un peu confuse en elle; elle manque encore de ces oppositions qui sont le charme du chant, mais elle n'en a pas moins eu un début heureux, un accueil flatteur.

Qu'elle songe à ces contrastes, trop rares dans son chant quelque peu monochrome; qu'elle ne s'oublie point au jeu périlleux de trop enfler le son, et le succès se soutiendra, grandira.

Les exagérations de son, les coups de force sont un détestable et coûteux défaut contre lequel il importe de prémunir les débutants.

Combien j'en ai connu au théâtre qui ne sont ainsi perdus. Chanteurs très agréables d'abord, ils se grisaient des bravos, et laissaient bientôt l'école du chant pour l'école du cri. Ils ne se préoccupaient plus que du volume; quant aux nuances, ce n'était plus qu'un préjugé jeté à tous les vents.

Ces observations s'appliquent point, bien entendu, à la débutante qui, je le répète, a réussi; je fais ici de la généralité.

Les brailleurs sont pas pour bleus, non cauchemar. Ils gâtent, ils encanaillent les inspirations les plus adorables, les plus distinguées.

Devant les extravagances de la toilette des femmes, Sardou invoque Sainte-Mousseline; moi, devant ces obstinés disciples du cri j'adresse mon invocation à Sainte-Demi-Teinte.

M. Sweet n'a pas une voix bien remarquable par le timbre, le mordant et le volume. L'étendue en est cependant assez longue pour lui permettre de saffirer même aux rôles de barytion écrits par Verdi, rôles d'une tonalité toujours relativement élevée. Cela est bien quelque peu grêle, mais on y reconnaît fréquemment de l'émotion, de l'âme.

Quand l'expérience lui aura donné plus de sûreté dans la conduite de sa voix, plus de méthode, M. Sweet obtiendra encore de meilleurs effets; car il faut reconnaître dans sa nature de l'intelligence, de la chaleur, de l'âme, et assez beaucoup de conscience. Je lui voudrais plus d'ampleur dans la phrase comme dans le geste; il en a manqué dans cette belle scène de la mort, où Valentin, en refusant son pardon à Marguerite, lui prophétise la terrible fin qui l'attend. Un peu accoindri, un peu mesquin tout cela.

Mercredi représentation au bénéfice de Mme Gerster; reprise d'*Hamlet*. Le scène de folie s'adapte à merveille à la nature de cette voix et de ce talent; et là, tout au moins, nous aurons une remarquable Ophélie.

Demain *Rigoletto*, avec Mmes Gerster et Fursini, MM. Giannini, Cispini et Mancini.

Quelques jours encore et la clôture de l'Opéra aura lieu. Il ne se rouvrira plus que pour les bals des dernières nuits d'hiver, les fêtes du Carnaval. Ces fêtes réservent bien des surprises; elles dépasseront en splendeur tout ce que l'on a vu jusqu'ici.

Les *Knights of Momus* entr'autres ont fait royalement les choses. Du reste, il ne peut en être autrement de pareille association, composée des meilleurs éléments de notre meilleure société. Les quelques agréables relations que j'ai eues avec plusieurs d'entr'eux, m'ont appris à les apprécier. On ne saurait unir plus de libéralité à plus d'intelligence, de goût et de bon ton.

J'ai revu vendredi soir, dans *The fool's revenge*, Edwin Booth. Toujours de superbes qualités à côté des défauts inhérents à l'école américaine—toujours un talent éminent; mais quelle détestable rapsodie que cette pièce! C'est *Le Roi s'amuse* défiguré, vitriolé.

On se demande comment un grand artiste peut s'abaisser jusqu'à de telles machines, et se faire ainsi le complice d'une débauche littéraire. Nous sommes dans un siècle par trop pratique où art et métier se confondent fréquemment.

Le bal du *Bowerie Club* a été ce qu'il promettait d'être; tout d'élégance et d'entrain. Merci encore pour l'invitation qui m'avait été adressée.

L. PLACIDE CANONGE.

☞ Excellente musique et délicieuses consommations, tous les soirs, au Jardin Wenger.

—Tel que vous me voyez, disait hier un jeune Bordelais d'une trentaine d'années, j'ai déjà douze enfants.

—Des enfants! reprit le capitaine Pamphile, de Marseille, moi, j'en ai tant, que, pour en savoir le nombre exact, je viens de me commander.... un *inventaire!*

Quelques lignes extraites du prospectus imprimé d'une grande laiterie:

Notre établissement est situé à.... vingt vaches entières, scrupuleusement choisies, possédant toutes les qualités physiques et morales que doivent offrir de bonnes laitières, y sont soumises au régime....

Le commerce extérieur de la France pendant l'année 1881.

L'administration des douanes vient de publier la statistique relative à nos échanges extérieurs pendant l'année 1881. Le tableau suivant en résume les résultats correspondants de l'année 1880:

IMPORTATIONS—1881.

Objets d'alimentation	1,750,996,000
Produits naturels et matières nécessaires à l'industrie	2,326,176,000
Objets fabriqués	252,621,000
Autres marchandises	399,756,000
Total	4,946,448,000

EXPORTATIONS—1881.

Objets d'alimentation	797,087,000
Produits naturels et matières nécessaires à l'industrie	681,156,000
Objets fabriqués	1,730,185,000
Autres marchandises	714,044,000
Total	3,912,442,000

IMPORTATIONS—1880.

Objets d'alimentation	2,006,969,000
Produits naturels et matières nécessaires à l'industrie	3,210,901,000
Objets fabriqués	461,197,000
Autres marchandises	352,740,000
Total	5,932,107,000

EXPORTATIONS—1880.

Objets d'alimentation	730,761,000
Produits naturels et matières nécessaires à l'industrie	676,605,000
Objets fabriqués	1,972,784,000
Autres marchandises	158,758,000
Total	3,467,899,000

Les deux faits principaux qui se dégagent de ces chiffres sont tout à l'avantage de l'année dernière. D'une part, nos importations ont diminué; d'autre part, nos exportations ont augmenté. La différence totale, d'une année à l'autre, ressort à 231,500,000 fr.

Est-ce à dire que nous tombions dans l'erreur de la balance du commerce? Nos lecteurs savent assez qu'il n'en est rien. Mais nous ne tombons pas davantage dans l'erreur inverse qui consiste à exagérer avantageusement, comme étant un bénéfice net, tout excédant d'importations.

Pour nous, on le sait, la statistique de la douane ne prête pas à des conclusions d'une commodité et d'une clarté aussi grandes. Selon nous, c'est affaire d'analyse, de jugement, de tact. Les mathématiques abstraites ont tort le plus souvent en matière commerciale. Les formules les plus séduisantes risquent elles-mêmes d'être désorientées. Plus que jamais, ici, la science doit se borner à n'être que la synthèse de l'expérience.

Ainsi, nous applaudissons à la diminution de nos importations; mais nous ne nous réjouissons pas moins de ce fait, que les entrées de matières ont progressé l'année dernière. Elles ont gagné 88 millions. Nous dirions même que c'est par ces, si, par ce temps d'instabilité économique, il ne fallait savoir se contenter de peu. Ce développement de nos importations trahit à nos yeux l'essor de notre fabrication, l'état prospère de notre industrie, prise dans sa masse et envisagée dans son ensemble. Ou n'achète pas, au dehors, des matières premières pour le plaisir de les garder improductives. On ne s'y les procure qu'avec le caractère d'une stillation avantageuse. Le progrès de l'importation, dans ce cas, est donc un signe de richesse.

Prenons, du reste, nos exportations: nous voyons que nos ventes d'objets fabriqués ont augmenté de 46 millions et demi. Non désirable ne sont élargis. Et même il faut noter que la baisse du prix d'un grand nombre d'objets fabriqués a dû atténuer l'importance réelle de nos sorties. Les valeurs sont trompeuses, et ce sont les quantités qu'il faudrait prendre. Mais la statistique ne nous les donnera que plus tard, et ce n'est également que dans un certain temps que les travaux de la commission permanente des valeurs nous permettront de ramener ces quantités à des valeurs exactement comparables.

Dans leur état provisoire, les renseignements de l'administration des douanes sont encore, on le voit, très satisfaisants. Il est vrai que les objets fabriqués par l'étranger ont, de leur côté, augmenté. L'augmentation est même de 67 millions. Mais si notre consommation a grandi, en même temps que nos débouchés s'agrandissaient, il ne semble pas qu'on en puisse conclure que le pays s'est appauvri. On est en droit de dire seulement que nos industriels doivent surveiller de près les progrès de l'industrie étrangère, tenir avec soin leur outillage à la hauteur de tous les perfectionnements qu'amènent les découvertes incessantes de la science. Mais il n'est que juste d'ajouter aussi que les produits fabriqués introduits en France ont fort peu leurs similaires chez nous.

Bien qu'ayant acheté plus d'objets fabriqués et plus de matières premières, et bien qu'ayant vu croître nos ventes, en somme, nos ventes d'objets fabriqués, nous avons, l'année dernière, obtenu une balance beaucoup plus favorable, on l'a vu, qu'en 1880. Quelle en est donc la cause? C'est notre récolte moins désastreuse de 1881. Elle n'a pas été, assurément, brillante; nous en avons donné récemment les résultats. Mais elle a atteint à ce qu'on peut appeler une moyenne ordinaire. Cela suffit pour que les importations quelque peu extraordinaires des années précédentes ne soient plus possibles.

On a vu, en effet, nos importations d'objets d'alimentation descendre de 2 milliards 9 millions à 1 milliard 751 millions, en réduction de 259 millions, et, en sens inverse, nos exportations de même nature monter de 730 millions 1[2 à 797 millions, en augmentation de 66 millions 1[2. C'est une amélioration totale de 325 millions 1[2, qui n'est certes pas à dédaigner.

Quand nous manquions de graine, par suite de nos mauvaises récoltes, nous ne pouvions que nous réjouir de voir nos greniers remplis et la disette évitée grâce aux importations de céréales de l'étranger: des droits de douane, destinés à combattre ces importations, nous eussent paru contraires aux intérêts du pays. Nous l'avons maintes fois démontré. Il ne nous en est que plus agréable de constater qu'il nous a suffi d'une récolte ordinaire pour abaisser assez vite le chiffre des envois de l'étranger. Le concurrence qu'il peut nous faire se restreint, en somme, à ceci: parfaire les insuffisances de nos récoltes. Ce n'est même plus de la concurrence.

Bref, l'année 1881, mais pouvoir peser pour une année exceptionnelle, au point de vue de nos échanges extérieurs, a marqué cependant une amélioration notable relativement aux résultats correspondants de l'année précédente. Elle a bien amené encore un excédant d'importations de 1,334 millions, et l'on pourrait dire que c'est là un chiffre ruineux, bien que l'année 1880 se fut soldée par un excédant analogue de 1,565 millions 1[2. Mais en nait combien ces différences prises en soi, ont peu d'importance. Elles n'impliquent nullement un appauvrissement de nos réserves métalliques; celles ci se sont plutôt fortifiées en 1881. Elles valent ce que vaut la balance du commerce; or, nous avons dit ce qu'il convient de penser de celle-ci. [*Le Temps.*]

Entre bons campagnards, au Skating.

—Toi, à Paris! et depuis quand?

—Depuis huit jours.

—Et tu t'amuses?

—Ne m'en parle pas, je mets tous les jours mes habits des dimanches.

Miss EMMA THURSBY, Diva américaine.

Tandis que Sarah Bernhardt erre de ville en ville en Amérique où elle reçoit quelquefois des marques par trop expressives de sympathie, il nous sera donné d'applaudir dans quelques jours une diva américaine, Miss Emma Thursby, qui va se faire entendre sur la scène d'un des principaux concerts populaires. Ce fut M. Maurice Strakosch qui fit débuter Adelina Patti à Frippler-Hall, c'est encore lui qui découvrit Miss Emma Thursby chantant dans une toute petite église de New-York. L'impresario lui proposa immédiatement les offres les plus brillantes, et bientôt sa réputation de cantatrice était faite en Amérique.

Miss Emma Thursby habite Paris, chez une riche Américaine, 115, avenue d'Antin. C'est une grande et belle jeune fille, le front est large et découvert, le caractère énergique. Grande en effet dut être son énergie, lorsque, à la suite de mauvaises affaires que fit son père plusieurs fois millionnaire, elle, l'aînée de sept enfants, fut obligée de songer pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, à utiliser cette voix que les connaisseurs seuls de la maison avaient pu apprécier. La voix de Miss Thursby est un "soprano sfogato": elle a une prédilection marquée pour la musique classique et c'est dans le "canto spianato" de la mélodie de Mozart, qu'elle met toutes les séductions de sa voix et les artifices de son talent. La diva américaine est allée se faire entendre en Angleterre, à Vienne, à Berlin, à Bade, et précédée par sa glorieuse renommée, elle parcourut une partie de l'Allemagne: partout l'accueil fut enthousiaste.

Mais Paris l'attirait. Elle y vint et débuta au concert du Châtelet; le succès fut immense, les journaux ne tarirent point en éloges; Miss Emma Thursby était sacrée une nouvelle Adelina Patti. —Mais parmi tous les témoignages d'admiration qu'elle reçut de toutes parts, il en est deux qui la touchèrent particulièrement. Ce fut d'abord une lettre de l'"Association des Musiciens" signée de noms illustres tel que celui du baron Taylor de l'Institut, auxquels venaient s'adjoindre ceux d'Ambroise Thomas, de Charles Gounod, de Victor Massé, d'Ernest Reyer, de Jules Massenet, d'Henri Reber, de Vaucorbeil et de Deldevy.

"Mademoiselle, disait cette flattueuse missive, l'enthousiasme avec lequel vous avez été accueillie à Paris ne vous a pas fait oublier ceux qui souffrent parmi les artistes et vous avez voulu vous associer à nous pour faire le bien.

"Nous sommes fiers et heureux de vous compter au nombre de nos adhérentes et d'inscrire votre nom déjà célèbre sur nos annuaires comme sociétaire perpétuelle."

Le mot de la fin appartient au compositeur Saint-Saëns.

Miss Emma Thursby chantait à Barcelone dans la salle Beethoven, et suivant son habitude, avait remporté un grand succès. Arnus, le Rothschild de Barcelone, qui a fait construire la plus belle salle de Hautes du monde entier, vint le lendemain du concert apporter à la diva d'Amérique un rouleau de napoléons dans une cage d'or massif. Saint-Saëns qui, lui aussi, venait filleiter la grande artiste en avait s'empêcher d'écrire: c'est vraiment charmant, mais c'est apporter de l'eau à la rivière.

PAUL VIVIEN.

(*Le Courrier du Soir.*)

Les eaux de Paris.—On complète en ce moment le réseau distributif des eaux dans les rues de la capitale. C'est pour cela que les voies publiques sont si fréquemment bouleversées. Les excavations, les dépôts des matériaux et de tubes en fonte galvanisée se multiplient et se succèdent sur tous les points de Paris.

D'immenses travaux d'adduction supplémentaire ont dû être entrepris tant en Seine, en Marne que sur le parcours des trois grandes dérivations qui alimentent Paris: l'Ourcq, la Dhuys et la Vanne. Le canal de l'Ourcq et les nombreux affluents qui l'alimentent sont desservis par de nouveaux ripples; les usines de Trilbardou et d'Isles-les-Meldeuse, rendues plus puissantes, déversent une plus grande quantité d'eau dans le canal.

On a également augmenté le rendement des machines élévatoires de Saint-Maur, qui portent l'eau de la Marne sur le plateau de Gravelle d'abord, puis jusqu'aux réservoirs de Ménilmontant, dont elle occupe l'étage inférieur.

En Seine, une nouvelle et très importante prise d'eau a été faite en Port-à-l'Anglais, en amont de confluent de la Marne, et un réservoir d'une grande capacité a été construit au point culminant de Villejuif, afin de pouvoir distribuer l'eau dans Paris à une plus grande altitude. Les puisages des quais d'Austerlitz et de Billy demeurent de leur côté un plus fort contingent.

Grâce à ces travaux, Paris s'achemine peu à peu vers l'idéal aquatique auquel il a droit.

Cet idéal comporte un double service d'eau, l'un pour l'alimentation, l'autre pour la voie publique.

A l'alimentation seront réservées les eaux de source et l'eau de Seine puisée en amont; aux fontaines publiques, aux bornes fontaines aux bouches sous-trottoirs, aux cours, aux water-closets, etc, les eaux d'Ourcq, de Marne et de Seine prises dans la traversée de Paris.

Comestibles.

Jean de Paris donne de temps en temps quelques recettes de cuisine toujours fort bien accueillies par ses lectrices; dans l'almanach du *Figaro* se trouvent non pas une, mais vingt recettes que nous recommandons tout spécialement à ceux qui aiment une bonne table.

Cette série de recettes est intitulée le Tour du monde à table; nous avons choisi dans chaque pays, le plat qui nous a semblé se rapprocher le plus du goût français: à l'Espagne, nous avons emprunté le poulet à l'Andalouse; à l'Angleterre, la soupe au hâvre; à la Lorraine, la galette; à l'Italie, la chipolata; à l'Alsace, les bouletées de Pâques; à l'Allemagne, les Schnitz-Brod; aux Indes, le Kari de chapons; aux Antilles, le cocrie de poisson; à la Turquie-d'Asie, le pilaf, au Maroc, le kouscousou; à l'Algérie, le mouton rôti.

Nous engageons vivement nos lectrices à essayer de la confection de chacun de ces plats, certain qu'elles nous remercieront vivement de leur en avoir indiqué la recette.

—Les guêtres de chasse laissent entrer l'eau autour des boutons quand les hautes bottes sont ruisselantes de pluie ou de rosée.

Faites mettre par votre cordonnier des boutonnières en gomme élastique vulcanisée, lesquelles, en se fermant hermétiquement autour du pivot des boutons, rendront vos guêtres imperméables.

—Aux gourmets.

C'est vers Noël que la viande de chevreuil acquiert son maximum de saveur: une cuisse de chevreuil bien lardée, bien rôtie et bien arrosée d'une sauce crème à l'allemande, est la venaison la plus fine qu'on puisse manger; et bien supérieure à celle du cerf ou du daim.

Calino est en grand deuil.

—Vous avez perdu quelqu'un?

—Non. C'est mon bail qui vient d'expirer!

INSTITUTIONS.

ECOLE DE DESSIN.
SOUTHERN ART UNION
203 RUE DU CANAL.

A. FERELLI, Professeur de Dessin.
A. MOLINARY, Professeur de Peinture à l'Huile.
A. F. VAURIGAUD, professeur de dessin Hébraïque.
Miss J. TUZO (de New-York), Professeur d'Aquarelle.
Classes du Jour—Dessin et Peinture.
Jours de leçons—Mardi, Jeudi et Samedi, de 2 à 4 heures P. M. Prix des leçons pour le Dessin $4, Peinture $6 par mois. Une déduction de $1 sera faite aux membres et à leurs enfants.
CLASSES D'AQUARELLE.
Mardi, Jeudi et Samedi, de 2 heures à 3 heures P. M. Prix des leçons $6 par mois; $1 de réduction pour les membres et leurs enfants.
CLASSE DU SOIR
Lundi, Mercredi et Vendredi, de 7 à 9 heures du soir. Prix des leçons $3 par mois, prix ordinaire.
Classes Préparatoires de Dessin
Pour écoliers, (Mlle Tuzo, professeur). Mardi et Vendredi, de 3:30 à 4:30 heures. Prix $4; $1 de moins pour les enfants des membres.
Classes de dessin linéaire
Comprenant le dessin topographique, le dessin mécanique et le dessin architectural. Ombres à l'encre de Chine et au crayon. Jours de classe—Lundi, jeudi et samedi, de 7 heures à 9 heures P. M. Prix de l'enseignement, $4 par mois, tout uniforme.
Les leçons de peinture à l'encre de Chine et de peinture sur soie et satin, sont données par Mlle Tuzo le mardi, le jeudi, le vendredi et le samedi, de 2 à 3:30 P. M. Conditions: $10 pour 10 leçons, $6 pour 5 leçons.
Un nouveau cours de travaux d'aiguille (méthode Kensington), par Mlle Tiffany, commencera mardi, 3 janvier 1882, aux heures ancienne. Conditions—$5 pour le cours de 6 leçons.
Professeur à MISS GOODALE, dans les salles de l'Union, 202 Canal.
Les salles de "Southern Art Union" seront ouvertes tous les vendredis pendant l'hiver. On trouvera sur les tables les journaux et revues des dernières publications ainsi que des ouvrages d'art et de littérature.
29oct—3m—Dim Mardi Jeudi

COLUMBIAN EDUCATIONAL & KINDERGARTEN INSTITUTE.
(Anciennement Institut D'Aquin.)
128.....Esplanade.....128
L'OUVERTURE de la 12me session annuelle de cet Institut a eu lieu le 5 septembre 1881. Enseignement comprend toutes les branches d'un enseignement complet, en anglais et en français, ainsi que les langues modernes les plus usitées. Pour la musique, la direction n'est autre que le célèbre professeur E. BOLLING. Les leçons de musique sont vendues à 5 heures. Les bâtiments et les terrains sont vastes et admirablement disposés pour des pensionnaires et des externes. Prix modérés. Pour circulaires etc., s'adresser à Mlle M. FITZGERALD